

**Mylène Blasco-Dulbecco : *Les dislocations en français contemporain, Etude syntaxique*. Paris : Honoré Champion, 1999 (340 pages)**

La dislocation est un sujet à la mode, qui a été traité de nombreux angles, et le livre de Mylène Blasco-Dulbecco s'inscrit ainsi dans un débat bien animé. L'optique choisie est clairement syntaxique et l'approche est une approche morpho-syntaxique qui prend appui sur l'Approche Pronominale, en la combinant avec l'analyse syntaxique telle qu'elle est développée par le GARS.

Le livre se compose de cinq grands chapitres, chacun avec sa propre conclusion bien claire. Le premier traite la dislocation et les études de la dislocation à travers les siècles, des origines latines en passant par l'ancien français et le français classique jusqu'à nos jours. L'auteur montre ici comment les descriptions et les normes varient au cours des siècles. Le deuxième chapitre traite le problème des données dans l'analyse linguistique et discute le rôle des exemples non attestés par rapport au travail sur corpus. Dans les troisième et quatrième chapitres, il s'agit de l'analyse syntaxique, d'abord le statut syntaxique de la dislocation, ensuite les 'distances grammaticales', notion qui fait référence à la position plus ou moins éloignée du syntagme disloqué par rapport au pronom clitique et aux autres constituants de la construction verbale. Le dernier chapitre, tout en restant dans la description syntaxique, annonce une réconciliation avec la pragmatique : "Quand la syntaxe rejoint la pragmatique". Après la conclusion générale, il y a une bibliographie assez importante. Le livre comprend également un petit glossaire avec des définitions des notions grammaticales employées, et, finalement, le corpus entier d'exemples utilisés dans le livre, ce qui fait 117 pages d'exemples en tout.

Dans le chapitre 1, et dans tout le livre, les données constituent une problématique importante pour Blasco-Dulbecco : Il est en effet intéressant de voir, à travers la présentation de la dislocation au cours des siècles, quelles ont été les données qui permettent de voir l'évolution de la langue et les jugements des linguistes et grammairiens des différentes époques. Cependant, bien que les données de l'ancien français soient de l'écrit (médium graphique), il aurait été intéressant de se poser la question de savoir s'il ne s'agit pas là quelquefois d'un style oral (conception orale), tandis que les données présentées pour le français classique sont en général d'un style écrit assez élevé. Il semblerait possible d'aller plus en avant dans la discussion des données historiques que ne le fait l'auteur qui s'intéresse peut-être davantage à l'analyse stylistique ou syntaxique proposée par les différents grammairiens. Elle peut ainsi constater (p. 27) que la dislocation déclarée fautive par les grammairiens du 17<sup>e</sup> siècle est encore celle qui est aujourd'hui condamnée dans la langue normée: "Ainsi

ne dites pas Mon père, il est malade au lieu de Mon père est malade” (Chifflet, 1959: 39). Or, à l’époque, c’était le style qui intéressait, plutôt que la syntaxe, ce qui fait que d’autres dislocations peuvent être jugées élégantes, éloquents et gracieuses. Bien que l’approche des grammairiens de l’époque fût donc avant tout stylistique, Blasco-Dulbecco relève chez eux une idée syntaxique, car ils annoncent que c’est la proximité entre le sujet et le pronom clitique qui rend inacceptable la structure : Ce qui est ‘gracieux’, c’est la rupture avec l’ordre canonique de la phrase française.

Le problème des données est d’une manière générale essentiel pour l’auteur qui n’est pas pour rien membre du groupe du GARS et qui travaille uniquement à partir d’exemples attestés. Dans le présent ouvrage, elle travaille sur un corpus fermé, composé de 1500 exemples de dislocations à l’oral, et de 500 exemples écrits, ce qui lui permet également de faire des calculs sur la fréquence relative des différents types de dislocation. Blasco-Dulbecco est très critique envers les jugements d’acceptabilité à partir d’exemples inventés, qui selon elle risquent de diriger l’interprétation dans le sens des hypothèses et de trop dépendre du locuteur individuel. Il est en effet bien clair, comme elle le montre au chapitre 2, que même de nombreux exemples créés montrant la possibilité ou la non-possibilité d’avoir des dislocations à l’intérieur d’une subordonnée (cf. Larsson 1979) ne peuvent rien prévoir sur la distribution dans les usages réels, qui sont à trouver dans les corpus. Les deux approches n’ont cependant pas le même but et les linguistes auraient peut-être intérêt à les combiner, ainsi que le fait finalement l’auteur qui dans son chapitre 4 intègre les exemples inventés dans ses analyses pour tester les possibilités syntaxiques et dégager les contraintes distributionnelles de la dislocation.

Le problème des données est également important pour Blasco-Dulbecco quand elle s’efforce de souligner plusieurs fois que la fréquence de la dislocation à l’oral n’est pas telle que le présument certains. Elle donne des chiffres pour montrer la fréquence relative des sujets (p. 83) dont 10,19% sont réalisés sous la forme d’une dislocation à l’oral, 2,83% à l’écrit. Les données pour arriver à ces pourcentages sont, pour l’écrit, un corpus de la presse, alors que pour l’oral le corpus n’est pas indiqué. Pour elle, “ces chiffres confirment notre méfiance à l’égard des préjugés sur le français oral et des théories évolutionnistes sur la langue” (p. 83), ce qui est peut-être beaucoup dire. D’abord, le corpus derrière les chiffres ne semble pas être diachronique, ensuite, les chiffres montrent bien qu’il y a plus de dislocations du sujet à l’oral qu’à l’écrit. Finalement, la fréquence des dislocations pourrait être liée au genre, qui n’est pas indiqué pour le corpus dont sont tirés ces pourcentages.

Ce refus de voir une évolution diachronique n’est pas très bien argumenté, étant donné que le corpus de Blasco-Dulbecco est uniquement synchronique. Se basant sur des exemples non comptés et sans aucune statistique ou relevé de

genre pour constater l'ancienneté de la construction, on peut difficilement contester aussi clairement les présentations évolutionnistes (cf. par ex. p.75 et p.83). Dans cette optique, il aurait été intéressant de discuter l'approche de Raffaele Simone (1997) qui représente le point de vue opposé : Simone renvoie à Bally qui décrit les structures à dislocation comme des « condensation[s] de coordonnées, mais où la soudure est imparfaite » (Bally 1932 : 60) et il montre l'importance de la prosodie qui n'est pas traitée dans le présent ouvrage. L'absence de pause entre la phrase racine et le constituant disloqué est pour Simone le signe de la soudure des deux parties (thème + propos) et il s'agit ainsi d'un mécanisme de réanalyse (Simone 1997 : 55). Dans le cas de l'absence de pause, il y a des conséquences pour l'analyse syntaxique, car dans une terminologie positionnelle scandinave inspirée par Diderichsen et, pour le français, par Skårup, à qui Blasco-Dulbecco fait référence pour ses analyses syntaxiques, le sujet nominal occupe la place du sujet libre et n'est pas disloqué (cf. Nølke 1997 : 97).

L'approche morpho-syntaxique de l'auteur est à la fois sa force et sa faiblesse. Elle y voit un moyen puissant capable de décrire la dislocation qui est pour elle "un phénomène qui associe des problèmes de formes à des problèmes de relations syntaxiques" (p. 77), ce qui est sans doute le cas de tout phénomène de langue, comme auraient dit la plupart des linguistes scandinaves pour qui la séparation entre la forme et la fonction syntaxique constitue normalement la base de toute étude syntaxique. Le problème se pose quand l'approche reste purement descriptive.

La présentation du corpus à la fin du livre est également entièrement morpho-syntaxique puisqu'elle repose sur les fonctions (sujet, complément non positionnel, compléments prépositionnels de type *lui*, de type *en*, etc.) à l'intérieur desquelles sont distinguées les différentes formes (pronom tonique, élément lexical, pronom indéfini, proposition relative etc.).

Le chapitre 5, qui annonce un lien de cette étude syntaxique avec la pragmatique, n'a pas pour but de montrer un lien entre dislocation et thématization comme c'est souvent le cas de telles études, mais d'étudier la dislocation "en contexte", c'est-à-dire le rapport entre l'élément disloqué, à droite ou à gauche, et la construction verbale qui le précède dans l'énoncé. Cela se fait par des critères de description encore une fois syntaxiques, tels que la place de l'élément disloqué par rapport à la construction verbale et la fonction syntaxique occupée par le lexique dans le contexte antérieur à la dislocation. Les exemples tirés du corpus sont tout à fait intéressants et permettent de voir que le lexique peut effectivement être présenté comme un élément "connu", une information "ancienne", mais que la valeur informationnelle se précise "dans le sens où le syntagme ainsi disloqué est repris avec toute sa valeur sémantique acquise dans le contexte auparavant" (p. 182). Pour Blasco-Dulbecco la notion de thématization

est trop large, et elle précise qu'il vaudrait mieux dire que le rôle de la dislocation est d'organiser au niveau de la syntaxe la répétition d'un lexème connu dans une position syntaxique extérieure à la rection.

D'autres résultats présentés sont également tout à fait intéressants : Blasco-Dulbecco montre que l'élément disloqué après le verbe est toujours un prolongement lexical et syntaxique de la rection du verbe marquée par un clitique et que c'est donc là un cas clair de double marquage, qui n'est possible qu'une seule fois dans une construction verbale. Ainsi il ne semble pas possible d'avoir : "tout être humain a un corps et à son corps il faut lui parler à son corps".

Malgré les réserves qu'on peut avoir, le livre de Mylène Blasco-Dulbecco constitue à la fois un catalogue d'exemples réels tout à fait exceptionnel et une étude syntaxique bien menée des dislocations en français contemporain. Ceci n'est pas seulement dû au fait qu'elle montre quelles sont les occurrences réelles de la dislocation en français, mais aussi parce que l'analyse est très sobre et très claire, basée sur une syntaxe descriptive qui met au centre les données de la langue telles qu'elles se présentent.

## Références

- Nølke, Henning (1997). Dislokering på moderne fransk, hvorfor og hvordan? In *Ny forskning i grammatik, Fællespublikation 5*. Odense Universitetsforlag. 83-108.
- Simone, Raffaele (1997). Une interprétation diachronique de la "dislocation à droite" dans les langues romanes. In *Langue française* 115. 48-61.

Hanne Leth Andersen

## **Jens Cramer & Erik Vive Larsen: *Dansk som nabosprog. Dansk grammatik for svensktalende*. Aarhus Universitetsforlag, 1999 (96 s.)**

I min korte omtale af Robert Zola Christensens *Dansk grammatik for svenskere* (*Hermes* nr. 24) efterlyste jeg en ny egentlig lærebog i dansk for svenskere. En sådan udkom imidlertid stort set samtidig med titlen *Dansk som nabosprog*. Forfatterne, Jens Cramer og Erik Vive Larsen, er begge lektorer på Nordisk i Århus og har mange års erfaring med undervisning og nordisk samarbejde, bl.a. i forbindelse med sommerkurserne i dansk for svenskere.

Bogen er en afløser for Kjeld Kristensens *Dansk for svenskere* fra 1986, som bl.a. havde den ulempe, at den forudsatte et ret stort kendskab til især fonetik.

Den var kort sagt for ambitiøs i forhold til studenternes kundskaber og kursernes længde, i alle fald på de 4 svenske universiteter, jeg selv har undervist på. Samtidig opfordrede dens tørre stil ikke ligefrem til lystlæsning, og den inddrog (af naturlige grunde) ikke den nyeste forskning i nabosprogsforståelse.

Cramer & Larsens bog inddrager nyere forskning; forfatterne skriver ukrukket og letflydende, og på trods af undertitlen *Dansk grammatik for svensktalende* forsøger bogen at give et helhedsbillede af det danske sprogs historie, udtale og regionale variation (foruden grammatikken), alt sammen i et komparativt perspektiv. Samtidig betragtes forskningen i forståelsesproblemer mellem danskere og svenskere med et kritisk blik; forfatterne påpeger, at de hyppigt citerede undersøgelser af dansk/svensk-forståelse måler forskellige forhold, og at det rent kommunikationelt ikke står så ilde til, som forskellige forskere har påstået.

Gennemgangen af dansk udtale og af forholdene mellem lyd og skrift i dansk fylder forholdsvis meget, men indeholder også en del (nye?) skemaer og eksempler, som kan lette undervisningen, og bogen er i det hele taget tænkt pædagogisk. Afsnittet om den regionale variation i dansk fortaber sig ikke i dialektologiske detaljer, men fokuserer på overgangen til regionalsprog, og der peges på parallellerne til udviklingen i svensk. I øvrigt er det også i dette afsnit, man aner forfatterens jyske rødder. I behandlingen af det meget omtale "bløde g"'s død i dansk (og overgang til bl.a. diftong) skriver de: "En umiddelbar meget hørbar forskel fra rigsmål er, at jyder udtaler fx *skæg* og *æg* med blødt g, hvor københavnernes foretrækker [g]. At det bløde g altså skulle være på vej ud af dansk er således langt fra realiseret i Jylland." (s. 41). Nogle sider længere fremme læser man imidlertid om det bløde g, at "sidstnævnte er dog så godt som forsvundet i dansk" (s. 56) og "den er dog næsten forsvundet i moderne dansk" (s. 57). Her bliver det lidt uklart, hvordan gradforskellen er mellem "langt fra på vej ud" og "så godt som forsvundet". Men bortset fra sådanne mindre detaljer (og et par svipsere på s. 83-84, hvor der har sneget sig et dansk ø ind i et svensk eksempel, og "hade köpt" af uforklarlige grunde bliver til "købte" på dansk) er undertegnede ikke stødt ind i egentlige fejl. I stedet skal forfatterne have ros for de sidste sider om det danske ordforråd, som giver et par lister med problematiske ord og udtryk, bl.a. med udgangspunkt i en svensk oversættelse af en passage fra en Bodelsen-roman. Her er det for en gangs skyld ikke de samme gamle travere, der trækkes ud af stalden, og vi slipper for den fortærskede *Skinnsjuka Grefven*. Tak for det!

Orla Vigsø

**Arnulf Deppermann: *Gespräche analysieren. Eine Einführung in konversationsanalytische Methoden. Qualitative Sozialforschung* 3. Opladen: Leske + Budrich, 1999 (125 s.)**

Die ethnomethodologische Konversationsanalyse hat sich in den vergangenen Jahren zu einer der führenden Analysemethoden im Forschungsbereich mündliche Interaktion entwickelt. Diese wichtige Position spiegelt sich jedoch kaum in der Anzahl von Einführungen in diese Methode wider. Bislang lagen primär englischsprachige Einführungen (ten Have 1999, Hutchby/ Wooffitt 1998, Nofsinger 1991, Psathas 1995) vor. Außerdem findet sich für den skandinavischen Raum seit dem vergangenen Jahr eine dänische Einführung in die Grundbegriffe der Konversationsanalyse (Nielsen 1999). Für den deutschsprachigen Raum musste man sich bislang mit Überblicksartikeln (Bergmann 1994, Streeck 1983) oder allgemeinen Einführungen, die unterschiedliche Ansätze miteinander zu verbinden suchten (Linke et al. 1994, Henne/ Rehbock 1979), begnügen. Die im vergangenen Jahr von Arnulf Deppermann vorgelegte Einführung in die ethnomethodologische Konversationsanalyse stellt die erste umfassende deutschsprachige Einführung in diese Methode dar.

Das Ziel des Autors ist es, dem Leser einen einführenden, systematischen Überblick über die grundlegenden Prinzipien und die analytische Vorgehensweise der ethnomethodologischen Konversationsanalyse zu geben. Das Buch versteht sich als eine praktische Anleitung darin, wie man Konversationsanalyse von Anfang bis Ende betreibt. Der Chronologie konversationsanalytischer Arbeitsabläufe folgend wird in die wichtigsten Bereiche der Methode eingeführt: Erstellen einer Forschungsfragestellung, Datenerhebung und -aufbereitung, Datenanalyse und -auswertung.

Einleitend skizziert Deppermann die Aufgaben einer gesprächsanalytischen Methodik (Kap. 1). Hierbei hebt er hervor, dass die Prinzipien der ethnomethodologischen Konversationsanalyse nicht als bindend anzusehen sind, sondern diese eher dem "Werkzeugkasten"-Prinzip folgend angewendet werden können. Die konkrete Gewichtung der einzelnen Prinzipien ist von den Daten selbst und der Zielsetzung der Analyse abhängig. Somit werden je nach Fragestellung auch andere interaktionelle Ansätze wie beispielsweise die der 'interaktionellen Soziolinguistik', der 'objektiven Hermeneutik' u.a. hinzugezogen (Deppermann 1999: 10). Hinsichtlich der Aufgaben der Konversationsanalyse hebt Deppermann zunächst einmal die Notwendigkeit der Existenz einer gesprächsanalytischen Methodik hervor, die in vielen vorherigen Werken oftmals mit Bezug auf das enge Empirieverständnis der Konversationsanalyse (strikt induktive Vorgehensweise) als irrelevant abgetan wurde. Das vorliegende Buch versteht sich explizit als ein Versuch diesem Defizit Abhilfe zu leisten.

Im zweiten Kapitel stellt der Autor die grundlegenden Fragestellungen der Gesprächsforschung dar: Er geht auf die Größenordnung des Phänomens, dessen Kontextspezifität sowie die Oberflächennähe des Phänomens ein und stellt einer form- eine stärker funktionsbestimmte Analyse gegenüber. Abschließend geht er auf den Aspekt des Methodenpurismus vs. -kombination ein. Wie auch immer die Gewichtung der methodischen Ansätze in der konkreten Analyse gewählt wird, so ist nach Deppermann allen Ansätzen gemeinsam, dass Gesprächspraktiken erforscht werden, die sequentiell organisiert sind.

In den Kapiteln 3 bis 5 folgt eine Einführung in die grundlegenden Techniken und Aufgaben der Datenerhebung und -aufbereitung. In Kapitel 3 widmet sich der Autor den Problemen der Datenaufnahme. In Kapitel 4 stellt er die Schritte vor, die nach der Datenaufnahme und vor dem Beginn der Analyse in Form der Transkription durchzuführen sind: Erstellung von Gesprächsinventaren, Datenschutzmaßnahmen wie z. B. Anonymisierung, Selektion der zu analysierenden Passagen. Dies ist insofern als ein besonders verdienstreiches Kapitel anzusehen, als eine solche detaillierte Darstellung der Abläufe, die zu einer sicheren und ordentlichen Dateneinsammlung und -verwertung notwendig sind, bislang gefehlt hat. In Kapitel 5 nähert sich der Autor nun dem ersten Schritt der Analyse, indem er Fragen zur Transkription diskutiert und unterschiedliche Transkriptionssysteme vorstellt. Hierbei kommt der Autor nicht mit starren Handlungsschemata, sondern weist immer wieder auf die Wechselwirkung zwischen Dateneinsammlung, -auswahl und übergeordneter Fragestellung hin.

Das sechste Kapitel stellt den Kern des Buches dar: Gesprächsanalyse. Der Autor rechtfertigt diese Gewichtung damit, dass in dem Bereich der Auswertung von Gesprächsdaten die größten Defizite und ein Mangel an kritischer Reflexion vorhanden sind. In diesem Kapitel werden in chronologischen Schritten die verschiedenen Phasen einer Analyse vorgestellt. Hierzu gehören der Analysebeginn, die Sequenzanalyse anhand eines Einzelfalls und die Darstellung des Analyseziels, das im Aufzeigen der Formen und Funktionen von Gesprächspraktiken liegt. Hierbei wird auf einige grundlegende Problemstellungen der Konversationsanalyse Bezug genommen, wie beispielsweise die des Hintergrundwissens (kontextfrei vs. kontextsensitiv) sowie die der Einzelfallanalyse (Qualität vs. Quantität).

Nach einer kurzen Diskussion über die Möglichkeiten gesprächsanalytische Analysen zu validieren (Kap. 7), folgt eine ausführliche Bibliographie (Kap. 8), die einen umfassenden Überblick über die deutsche und amerikanische (weniger jedoch über die skandinavische) Forschung im Bereich 'Talk in Interaction' bietet. Abschließend findet sich ein detailliertes Sachregister, das auf Grund der oftmals groben Kapiteleinteilung zur Orientierung notwendig und hilfreich ist.

Das Buch hat mit 125 Seiten im Vergleich zu den anderen gängigen Einführungen in die Konversationsanalyse einen relativ geringen Umfang. Dies hat sowohl Vor- als auch Nachteile. Die Vorteile sind darin zu sehen, dass hier eine Begrenzung auf die wichtigsten Merkmale der Methode vorgenommen wurde, die auf eine anschauliche und überzeugende, auf die Praxis ausgerichtete Weise dargestellt werden. Insofern bietet diese Einführung eine gute Möglichkeit sich im Rahmen des universitären Unterrichts mit den grundlegenden Prinzipien der konversationsanalytischen Methode vertraut zu machen. Als Nachteil lässt sich anmerken, dass die Darstellung an einigen Stellen recht knapp ausgefallen ist und der Stil sehr komprimiert ist, was die Darstellung teilweise schwer zugänglich macht. Ein weiteres Manko ist in dem Fehlen praktischer Analysebeispiele zu sehen (ein Mangel, auf den der Autor jedoch selbst hinweist (Deppermann 1999: 9)).

Abschließend lässt sich hervorheben, dass die vorliegende Einführung in die Konversationsanalyse als eine gelungene Einführung anzusehen ist, die es erstmals ermöglicht, diese Methode auf Deutsch einem größeren Publikum zugänglich zu machen. Ein weiteres Verdienst dieses Buches ist in dem Beitrag zur Vereinheitlichung der konversationsanalytischen Terminologie zu sehen, die bisher im deutschsprachigen Raum durch unterschiedliche Übersetzungen der originalen, englischen Begriffe geprägt war. Auch wenn das Buch auf Grund seiner Knappheit weniger zum Selbststudium geeignet ist, wie beispielsweise ten Have 1999, Hutchby/ Wooffitt 1998 oder Nofsinger 1991, ist es als deutschsprachige Einführung in die ethnomethodologische Konversationsanalyse als ein Standardwerk für alle diejenigen anzusehen, die sich mit der Analyse mündlicher Interaktion beschäftigen.

## Literatur

- Bergmann, Jörg (1994). Ethnomethodologische Konversationsanalyse. In Fritz, G. & Hundsnurscher F. (eds.) *Handbuch der Dialoganalyse*. Tübingen: Niemeyer. 3-16.
- Nielsen, Mie Femø (1999). Grundbegreber i nyere samtaleanalyse. In *Nydanske studier og almen kommunikationsteori* 25. 9-55.
- Have, Paul ten (1999). *Doing Conversation Analysis*. London: Sage.
- Henne, Helmut & Rehbock, Helmut (1979). *Einführung in die Gesprächsanalyse*. Berlin, New York: de Gruyter.
- Hutchby, Ian & Wooffitt, Robin (1998). *Conversation Analysis. Principles, Practices and Applications*. Cambridge: Polity Press.
- Linke, Angelika, Nussbaumer, Markus & Portmann, Paul R. (1994). *Studienbuch Linguistik*. Tübingen: Niemeyer.
- Nofsinger, Robert E. (1991). *Everyday Conversation*. Newbury Park: Sage.



Psathas, George (1995). *Conversation Analysis: The Study of Talk-in-Interaction*. Thousand Oaks, CA: Sage.

Streeck, Jürgen (1983). Konversationsanalyse. In *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 2. 72-104.

Birte Asmuß

## **Pia Jarvad: *Nye ord 1955-1998*. Kbh.: Gyldendals røde ordbøger, 1999 (1084 s.)**

I 1984 udgav Pia Jarvad (der dengang hed Pia Riber Petersen) samlingen *Nye ord i dansk 1955-75*, som indeholdt ca. 4.300 opslagsord. Den nye samling bærer titlen *Nye ord 1955-1998*, og deraf kan man jo regne sig frem til, at den nye bog ikke blot er en efterfølger til den gamle, men også en erstatning: den indeholder såvel perioden 55-75 som 75-98. Forklaringen til dette er, som forfatteren gør opmærksom på i indledningen, at der er blevet luget ud i opslagsordene; visse ord, som viste sig være ældre end 1955, er blevet fjernet, og samtidig er der kommet ca. 1500 nye ord til fra den første tyveårsperiode. Denne udrensning og supplering viser også et af de problemer, en sådan samling står overfor, nemlig at datere en første brug af et ord. At tale om ”ordenes liv” leder let tanker hen på menneskets egen livscyklus: fødsel – liv – død, men så enkelt er det ikke med ord. For det første er det svært at fastslå fødselstidspunktet, og for det andet kan man aldrig være helt sikker på, om et ord er dødt eller bare gået i hi; Jarvad nævner selv et ord som *trend* i betydningen ’tendens, strømning’, som første gang blev registreret i dansk så tidligt som 1931. Og man kan diskutere, hvorvidt et ord nogensinde kan siges at være dødt; er det én gang optaget i en ordbog, er det jo principielt tilgængeligt for senere generationer – som stilistisk eller epokal markør – og er således ikke ”dødt”, selvom ingen anvender det i daglig tale eller skrift.

Samtidig er en meget stor del af det, som af den gennemsnitlige sprogbruger opfattes som ”nyt” i dansk, beviseligt meget begrænset i geografisk, social og tidsmæssig udbredelse: det kan være slang(agtigt), foranderligt og flygtigt, bl.a. fordi det i (mindst) lige så høj grad markerer gruppetilhørsforhold som bærer semantisk betydning, eller det kan være fagsprogsbetegnelser for nye fænomener, som folk uden for erhvervsgruppen aldrig stifter bekendtskab med. Sådanne ord er valgt fra i Jarvads samling; for at komme med i bogen skal ordene have ”en vis udbredelse i almensproget”, ”en vis geografisk udbredelse” og ikke høre til en bestemt generation. Afgørende for hvilke ord, der kommer med, er således både kildematerialet og forfatterens eget skøn, og her kan man måske

sige, at der er en vis tendens til konservatisme, som gør, at *Nye ord* ikke umiddelbart kan anvendes som en ordbog over de nye ord, man hører i s-toget, i musikradioen, på reklamekontoret eller lignende steder, hvor innovationstakten er høj. Til gengæld er bogen formodentlig så tæt på dækkende, man kan komme, når det gælder sproget i dagspressen, idet den i høj grad bygger på Dansk Sprognævns udklippssamling.

En væsentlig årsag til, at bogen har et så voluminøst omfang, er den udstrakte brug af illustrerende belæg, som er valgt netop på grund af deres illustrative kraft (i forhold til betydning, brug, udtale, oprindelse og årsager til opståen), ikke fordi der er tale om første anvendelse. Disse eksempler er også med til at gøre læsningen af bogen til et "trip down memory lane": Hækkerup som Socialdemokratiets "brutale bagstopper", "fattigfirsere" og "flittigfirsere" osv. Man kan selvfølgelig spekulere lidt over, hvordan sådanne eksempler virker på yngre læsere, ligesom man kan have forfatteren mistænkt for at vælge visse eksempler med en vis humor; under *fluesmækker* findes fx følgende: "restauranten .. havde lånt en såkaldt fluesmækker af Det Erotiske Museum". (Hvis nogen skulle være i tvivl, handler det om apparatet til registrering af kontoktskøb...).

Et andet fænomen, som er med til at gøre bogen så omfangsrig, er en ret omfattende gentagelse af forklaringer. Eksempelvis optræder opslagsordene *spam*, *spamme*, *spammer* og *spamming* – som vel at mærke står lige efter hinanden – alle med hele forklaringen: "Fra engelsk spam, dannet til navnet på konserverprodukt Spam af sp(iced h)am dvs. 'krydret skinke'. Efter The Spam Sketch af Monty Pythons Flying Cirkus hvor gæster i cafeen kun kan få retter med spam, som ingen ønsker." Det er for meget af det gode. Samme sag gør sig gældende ved de sammensatte lån fra engelsk, hvor man først har inlånt hele udtrykket, dernæst oversat et af leddene, fx *adventuregame* (1983) og *adventurespil* (1984). Her virker det lidt besynderligt, at der ikke er højere grad af krydshenvisning; på disse steder virker bogen i for høj grad tænkt i enkeltstående opslagsord.

Som jeg var inde på tidligere, er det svært at angive nogen "dødsdato" for ord i det danske sprog, og det gøres da heller ikke i bogen. Der optræder højst en forsigtig påpegning af ord som "nok forældet", eller "anvendes i dag kun om tidligere forhold" (fx ord som vedrører forhold før den fri aborts indførelse i 1973: abortrejse, abortør mm.). Det betyder således, at bogens udvalgskriterium – "en vis udbredelse i almensproget" – er en fleksibel størelse: ord som i perioden 1955-98 kom ind i sproget, fik "en vis udbredelse" og forsvandt igen, for *abortrejses* vedkommende altså for 27 år siden, står side om side med ord, som stadig er levende. Og et ord som *Restjugoslavien* må man nok også tildele en begrænset levetid. Måske ligger problemet helt enkelt i, at bogen spænder over en for lang

periode og dermed blander aktuelle opslag med rent historiske. Bogen bør derfor ses som et supplement til *ODS*, og *ikke* som et inventar over de nye ord, der *anvendes* i det danske sprog, og man kan jo så spekulere over, hvor mange af disse forsvundne ord, som vil komme med i en ny udgave af *ODS*.

Et interessant spørgsmål, som kun en grundig læsning og statistisk behandling af bogen ville kunne give svaret på, er forholdet mellem låneord fra engelsk og nye sammensætninger af danske ord. I min anmeldelse af Jarvads bog fra 1995 *Nye ord — hvorfor og hvordan?* (anmeldt i *Hermes* nr. 16) påpegede jeg en vis ”apokalyptisk” stemning hvad angik holdningen til den udenlandske (engelske) indflydelse på dansk. I *Nye ord* er antallet af registrerede ”nye ord, vendinger og forkortelser” altså ca. 10.000 på 40 år. Hvorvidt dette er meget eller lidt kan diskuteres, men formodentlig ville mange sprogbrugere se tallet som et tegn på, at det danske sprog er ved at forandres radikalt, og mange ville helt sikkert intuitivt se tallet som et bevis for det store indlån af ord fra engelsk. Uden at have procenttal at henvise til er mit indtryk imidlertid, at langt størstedelen af de nye ord er sammensætninger af allerede eksisterende danske ord eller orddele. En del af disse er selvfølgelig oversættelseslån, som når ”male dominated” bliver til ”mandsdomineret”, men et sådan udtryk vil næppe opleves som særligt angelsaksisk af gennemsnitsdanske. Det kunne være et interessant indlæg i debatten at se en statistisk behandling af materialet fra den nye bog: hvordan er fordelingen mellem de forskellige kategorier?

*Nye ord 1955-98* er en imponerende dokumentation af forandringer i den danske ”ordskat” gennem de seneste godt fyrre år, og den vækker som sagt til refleksion over såvel historiens gang som sprogets ”liv” og forholdet mellem dansk og udenlandsk. Og ud over selve ordbogsdelen ideholder bogen en kortere redegørelse for det anvendte korpus og artikelstrukturen samt en baglænsordliste og en liste over opslagsord ordnet efter første belæg. Sidstnævnte gav mig ideen til en ny form for Trivial Pursuit for sprogforskere: man læser fx 10 ord op fra det samme år, og så skal de andre gætte, hvilket år disse ord først optrådte i dansk – det er slet ikke nogen let opgave. Idéen er hermed givet videre.

Orla Vigsø

**Luana Peotta: *Kontrastive Fachtextpragmatik. Deutsche und italienische Gerichtsurteile im Vergleich*. Studien zur allgemeinen und romanischen Sprachwissenschaft, 7. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien: Peter Lang, 1998 (250 s.) Preis: DEM 79,-.**

## 1. Einleitung

Die vorliegende Arbeit stellt einen Beitrag zur kontrastiven Fachtextforschung dar. Diesem Gebiet ist von der Linguistik in den letzten Jahren ein verstärktes Interesse zuteil geworden, und die Studie untersucht einen zentralen Ausschnitt der juristischen Fachkommunikation, wie diese sich in deutschen und italienischen Urteilsbegründungen manifestiert. Es handelt sich um die Dissertation der Autorin, die 1998 vom Fachbereich 3 Sprach- und Literaturwissenschaften der Gerhard-Mercator-Universität-GH Duisburg angenommen wurde. Ich betrachte die Monographie als einen interessanten Beitrag zur Fachtextforschung und gleichzeitig einen Beweis dafür, dass für die Linguistik noch zahlreiche Forschungsaufgaben innerhalb der juristischen Kommunikation ausstehen. Die Autorin weist auch zutreffend auf die Notwendigkeit hin, sich künftig nicht nur mit den Unterschieden zwischen juristischen Systemen in verschiedenen Ländern, sondern insbesondere auch mit der “*inersprachliche[n], staatsnationale[n] Variation juristischer Kommunikation*” auseinanderzusetzen (S. 186).

Die Arbeit gliedert sich in zwei Teile, einen theoretisch-methodischen und einen empirischen. Dabei besteht der erste Teil aus den Kapiteln 1-4 (“*Fachkommunikation: Definition und Abgrenzungen*”, “*Pragmatische Ansätze in der Fachsprachenforschung*”, “*Kontrastive Fachtextpragmatik als Forschungsansatz*”, “*Untersuchungsmaterial*”). Hier wird der theoretische Rahmen der nachfolgenden empirischen Analyse gegeben, indem festgelegt wird, was die Autorin u.a. unter Fachkommunikation und juristischer Kommunikation versteht, wie sie für die pragmatische Fachsprachenforschung zentrale Begriffe wie vor allem *Funktion* und *Handlung* definiert, was das Ziel der Untersuchung ist, wie das Korpusmaterial zusammengestellt ist, und welche Analysekategorien berücksichtigt werden. Teil II umfasst die empirische Analyse des Untersuchungsmaterial in den Kapiteln 5-8 (“*Der Handlungsrahmen*”, “*Die Handlungsstruktur*”, “*Die Handlungsstruktur aus kontrastiver Sicht*”, “*Die Handlungsstruktur und ihre Form*”). In diesem Teil werden auf der Basis einer Handlungstypologie einzelne kommunikative Handlungen im interkulturellen (deutsch — italienisch) Vergleich analysiert. Ich möchte in meiner Rezension

zunächst einige Aspekte im ersten Teil diskutieren, bevor ich genauer auf die empirische Analyse des zweiten Teils eingehe.

## 2. Fachkommunikation: Definitionen und Typologisierung

Im ersten Kapitel führt Peotta eine Diskussion zu Versuchen an, Fachkommunikation abzugrenzen. Diese Frage bildet einen selbstverständlichen Ausgangspunkt in einer Untersuchung dieser Art. Peotta wählt auch eine in diesem Zusammenhang geeignete Definition ihres Untersuchungsfeldes, auf die ich gleich zurückkomme. Laut der Autorin gibt es zwei Auffassungen von Fachkommunikation; erstens wird Fachkommunikation als Kommunikation *über* das Fach betrachtet und zweitens als Kommunikation *innerhalb* des Faches (S. 3), wobei erstere einen thematisch-inhaltlichen Schwerpunkt setzt, zweite die Kommunikationsteilnehmern den Vorrang gibt. Welche Definition man für eine konkrete Untersuchung wählt, hängt letztendlich mit dem jeweiligen Untersuchungsziel zusammen. Demnach führt Peotta ihre Definition von Fachkommunikation ein, die mir zumindest für den juristischen Kommunikationsbereich richtig und für die zukünftige Forschung wegweisend scheint:

Fachkommunikation ist die Gesamtheit aller Textsorten (d.h. Handlungsmuster und deren Realisierungen), die im Rahmen einer fachbezogenen Institution zur Ausübung beruflich bedingter Tätigkeiten verwendet werden. (S. 6)

Diese Definition, die sich in hohem Grad auf Erkenntnisse der gesprächsanalytischen Forschung stützt, gibt der Institution eine zentrale Rolle bei der Bestimmung von Fachkommunikation. Fachliche Kommunikation ist gleichzeitig institutionelles Handeln und somit von beruflich bedingten Kommunikationserfordernissen abhängig.<sup>1</sup> Mindestens ein Kommunikationsteilnehmer kommuniziert in seiner professionellen Rolle, und diesen Aspekt halte ich im Zusammenhang mit dem juristischen Kommunikationsbereich für besonders sinnvoll, denn die berufliche Rolle verleiht einer Person die Befugnis, bestimmte juristische Aufgaben zu erfüllen und somit auch bestimmte kommunikative Aufgaben wahrzunehmen. Für einige Kommunikationsbereiche denke ich jedoch, dass eine entsprechende Institutionsbindung bei der Festlegung von Fachkommunikation sicherlich mehr Probleme aufwirft als sie zu lösen vermag (z.B. in verschiedenen Wissenschaftsbereichen). Gleichzeitig zeigt die anhaltende Diskussion über die Definition von Fachkommunikation, dass es nicht möglich ist, diesen Begriff objektiv ein für allemal festzulegen, sondern

---

<sup>1</sup> Vgl. z.B. Brünner (1993), 735f

dass es sich um eine Größe handelt, die als Ausschnitt einer Nationalsprache immer wieder im veränderten kontextuellen Zusammenhang zu sehen ist.

Als Weiterführung der Diskussion über Fachkommunikation stellt Peotta in den folgenden Abschnitten dar, wie der Problematik der internen Differenzierung von Fachkommunikation Rechnung getragen werden kann, indem sie Erkenntnisse aus der varietätenlinguistischen Forschung heranzieht. Die Autorin diskutiert zunächst einige Textsorten- und Typologisierungsmodelle — bevor sie diese als wenig brauchbar verwirft —, um das Heranziehen varietätenlinguistischer Aspekte auf ihren eigenen Typologisierungsansatz zu begründen. Hier stellt sich die Frage nach der Signifikanz der varietätenlinguistischen Dimensionen für die vorliegende Arbeit. Ich finde Peottas Überlegungen in dieser Hinsicht interessant und richtungsweisend,<sup>2</sup> sie werden jedoch in diesem Zusammenhang nicht ausgewertet. Wenn man Peottas Intention einer Differenzierung juristischer Textsorten mit der Beschreibung ihres Untersuchungsmaterials vergleicht, ist es nach meiner Ansicht korrekt zu sagen, dass die intendierten varietätenlinguistischen Impulse nicht in dieser Studie direkt zur Geltung kommen, sie werden aus meiner Perspektive nicht zu Ende geführt. Im Kapitel 1.1. schreibt sie:

Im Rahmen dieser Untersuchung möchte ich daher Überlegungen zu einer Differenzierung juristischer Textsorten vorstellen, die mir als geeignet scheinen, der vorliegenden Analyse die theoretische Grundlage zu liefern. Der Typologisierungsansatz ist funktional-, textsorten- und *varietätenlinguistisch* bestimmt. (S. 12, Hervorh. HB)

In der Beschreibung ihres Materials hält sie u.a. Folgendes zusammenfassend fest (S. 65):

Es handelt sich um deutsch- und italienischsprachige juristische Fachtexte (Urteilsbegründungen), die dem Diskurstyp 2 (Diskurs über dem Diskurs) zuzuordnen sind, die einer Fachtextsorte (Gerichtsurteil) und im Rahmen dieser einer bestimmten Fachtextsortenvariante (Revisionsurteil/sentenza di cassazione) angehören. (...) Die untersuchte Analyseeinheit ist der typographisch und durch Überschrift gut abgegrenzte Teiltext *Urteilsbegründung*. (Hervorh. i. O.)

---

<sup>2</sup> Peotta zeigt durch zahlreiche, überzeugende Beispiele, die in dem Kapitel “Zur Binnendifferenzierung von Fachkommunikation” und den Unterkapiteln vorkommen, für welche Forschungsprojekte sich die Varietätenlinguistik als besonders nützlich erweisen könnte: nicht vorerst für eine interkulturell angelegte Arbeit wie die vorliegende, sondern für Projekte, die sich mit der Typologisierung von Textsorten in einem nationalen juristischen System beschäftigen (vgl. S. 16-34).

Der Problemaspekt liegt aus meiner Sicht darin, dass Peotta es unterlässt, die Beziehung zwischen den Größen ‘Urteil’ bzw. ‘Urteilsbegründung’ und den grundlegenden Elementen ihres Klassifikationsansatzes eingehend zu diskutieren. In einer Arbeit, in der lediglich Teiltexthe als Untersuchungsmaterial herangezogen werden, darf eine ausführliche Diskussion des Ziels, der Funktion, der Leistung usw. der von der eigentlichen Analyse ausgegrenzten Teiltexthe nicht fehlen. Hätte Peotta eine derartige Diskussion angeführt, hätte sie wahrscheinlich u.a. die problematische Zielbestimmung des Teiltexthes Urteilsbegründung vermieden (vgl. “eine Entscheidung (...) treffen und (...) begründen” S. 88). Auf dieses Problem werde ich im folgenden Abschnitt noch zurückkommen.

### **3. Empirische Analyse: Handlungsstruktur<sup>3</sup>**

Im Folgenden möchte ich auf einige Aspekte der empirischen Analyse eingehen. Peotta beansprucht eine “handlungsorientierte Analyse juristischer Kommunikation aus kontrastiver Sicht” durchzuführen (S. 1). Als Textgrundlage der Untersuchung hat sie ein Korpus von deutschen und italienischen höchstinstanzlichen Gerichtsurteilen zusammengestellt, die Analyse bezieht sich lediglich auf die Urteilsbegründungen als Teiltexthe in diesem Korpus. Die Untersuchung verfolgt ein zweiteiliges Ziel. Sie dient:

1. der Ermittlung einer kommunikativen Handlungsstruktur in den untersuchten Texten und
2. dem interlingualen Vergleich der kommunikativen Handlungsstruktur von Texten ein und derselben Textsorte (Gerichtsurteile) in zwei verschiedenen Sprachen (Deutsch/Italienisch), um Aussagen über die pragmatische Strukturierung der untersuchten Texte treffen zu können. (S. 52)

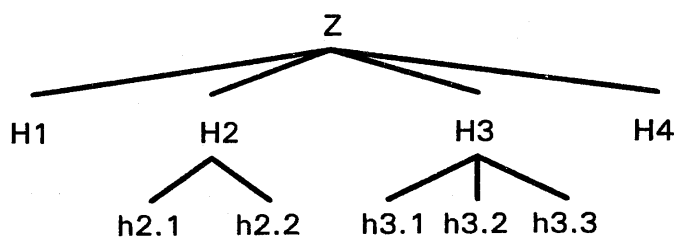
Um ihr Ziel zu erreichen, verfährt Peotta in der Analyse in drei methodischen Schritten. Als erstes wird der Handlungsrahmen (soziopragmatischer Kontext) der Texte ermittelt. Damit wird die Urteilsbegründung als den beiden nationalsprachlichen Gemeinschaften Deutsch und Italienisch zugehörig bestimmt, der fachlichen Textgemeinschaft Jura und der gesellschaftlichen Institution Gericht. Mit dem zweiten Analyseschritt wird die kommunikative Handlungsstruktur der Texte ermittelt. Sprachliche Oberflächenmittel als Indikatoren einer kommunikativen Handlung werden in ihrem kontextuellen Rahmen untersucht. So wird die Makrostruktur der Urteilsbegründung ermittelt (*Handlungsstruktur*),

---

<sup>3</sup> Ich beschränke mich in meiner Besprechung auf Peottas Analyse des deutschen Korpus.

und Peotta stellt eine typische Handlungsstruktur einer (deutschen)<sup>4</sup> Urteilsbegründung auf, ausgehend von dem Ziel dieses Teiltexthes. Peottas Bestimmung des kommunikativen Ziels der Urteilsbegründung halte ich, wie oben schon angedeutet, in vieler Hinsicht für problematisch. Sie definiert das Ziel als “eine Entscheidung zu treffen und zu begründen” (S. 88). Wenn man davon ausgeht, dass Peotta hier unter ›Entscheidung treffen‹ die Entscheidung des vorliegenden Streitfalles versteht, setzt sie nach meiner Ansicht ein zweiteiliges Ziel voraus, wo ein Teil bereits in einem anderen Teiltexth des Urteils erfüllt wurde, nämlich im Tenor (der Urteilsformel), wo die Entscheidung des Streitfalles festgelegt wird (Vgl. Engberg 1997:119ff.). Die Zielbestimmung der Begründung führt auch andere Probleme mit sich im weiteren Analyseverlauf, u.a. in Bezug auf die aufgestellten Handlungskategorien (vgl. weiter unten). Deswegen wäre auch ein stringenterer Umgang mit den Kategorien Ganztext und Teiltexth wünschenswert und erforderlich gewesen.

Die Begründung besteht nach Peotta aus vier übergeordneten kommunikativen Handlungen (*H1* bis *4*); <Conclusio 1>, <Bezugnahme>, <Begründung> und <Conclusio 2>. Zusätzlich besteht die Urteilsbegründung aus Nebenhandlungen, die die Haupthandlungen <Bezugnahme> und <Begründung> konstituieren. Die <Bezugnahme> enthält Redewiedergabe und Stellungnahme als Nebenhandlungen (*h2.1* und *h2.2*) und die <Begründung> enthält Rückgriff auf das geltende Recht, Evaluierung des Falles sowie Folgerung als Nebenhandlungen *h3.1* bis *h3.3*. Dies wird veranschaulicht in einem Strukturbaum in Figur 4, S. 89:



<sup>4</sup> Peotta stellt auch eine entsprechende Handlungsstruktur für die italienischen Texte auf.



Es ist in diesem Zusammenhang nicht eindeutig, auf welcher Ebene Peotta die kommunikative Handlung <Stellungnahme> einordnet. Einerseits wird sie neben den anderen vier Haupthandlungen in Verbindung mit dem typischen Handlungsstrukturtyp genannt (S. 88), andererseits wird sie weiter unten als eine untergeordnete Handlung bestimmt (S. 88f.):

Die Bezugnahme besteht aus einer <Redewiedergabe> (<Bez>h1) und aus einer <Stellungnahme> (<Bez>h2) des Gerichts zu den bereits dargestellten Ansichten der Vorinstanz. Die Stellungnahme wird begründet (H3 = <Begründung>).

Dies ist insofern problematisch, als eine Haupthandlung nicht auf eine Nebenhandlung in diesem Sinne bezogen sein kann, im Gegenteil, das "Dependenzverhältnis" (S. 88) existiert nur umgekehrt. Ausgehend von diesem Problem werde ich Peottas Handlungskategorien diskutieren.

Bei der Ermittlung der textspezifischen Makrostruktur — der kommunikativen Handlungsstruktur — haben kontextuelle oder textexterne Komponenten den Vorrang. Daraus ergibt sich die Ermittlung von vier kommunikativen Handlungstypen: BEZUGNEHMEN, STELLUNGNEHMEN, BEGRÜNDEN, und SCHLUSSFOLGERN. Diese Handlungstypen dienen dann als Grundlage für die Aufstellung eines Handlungsstrukturtyps der analysierten Texte. (<Conclusio1>, <Bezugnahme>, <Stellungnahme>, <Begründung>, <Conclusio2>) "Der Handlungsstrukturtyp stellt das rekurrente Ablauf- und Formulierungsmuster eines spezifischen fachbezogenen Kommunikationsvorgangs dar." (S. 86) Die genannten Handlungstypen fungieren als *tertium comparationis* dieser Untersuchung.

Die kommunikative Handlung bildet in der Sequenzierung des Textes einen Teiltext. Die Gleichsetzung eines Teiltextes mit einer sprachlichen Einheit, mit der eine Sprachhandlung ausgeführt wird, ist prinzipiell unproblematisch, die Abgrenzung wird jedoch zirkulär, wenn nicht explizit zum Ausdruck kommt, welche Kriterien bei der Definition von Teiltext herangezogen wurden. Peotta legt lediglich dar, dass ein Teiltext eine inhaltlich-funktionale Einheit der Textgliederung konstituiert (S. 55), ohne irgendwelche Kriterien, die sich auf die Textoberfläche beziehen, anzuführen. Es wird nicht erläutert, wo die Grenzen eines Teiltextes verlaufen und nach welchen Kriterien sie gegebenenfalls herausgearbeitet werden können. Um dieses Problem etwas zu verdeutlichen, greife ich im Folgenden die Analyse der kommunikativen Handlung STELLUNGNAHME nochmals auf.

Innerhalb des ermittelten Handlungsstrukturtyps einer deutschen BGH-Urteilsbegründung führt Peotta Folgendes zur kommunikativen Handlung (kH) <Stellungnahme> an (S. 94f., Hervorh. i. O.):

Mit der kH <Stellungnahme> nimmt das Revisionsgericht zu den bereits referierten Rechtsansichten Stellung. Das Gericht wird aufgrund der eigenen Rechtsansichten ihnen zustimmen oder sie ablehnen.

Zur Frequenz: In der quantitativen Auszählung sind Sprecherhaltungen bei der Redewiedergabe als eigenständige kommunikative Handlungen betrachtet worden.

Peotta geht demnach von zwei Kategorien der Stellungnahme aus, expliziter und impliziter Stellungnahme. Ersteres liegt vor, wenn die Bewertung, die das Gericht vornimmt, den dargestellten Ansichten nachgeliefert wird in einem eigenständigen Satz, z.B.

Dem ist zuzustimmen

oder

Dem kann nicht gefolgt werden.

Implizit ist die Stellungnahme, wenn sie als Sprecherhaltung im Akt des Bezugnehmens durch Modalitätsoperatoren zum Ausdruck kommt. Der folgende Satz ist ein Beispiel für eine solche implizite Stellungnahme (BGH-Urteil vom 7. Dezember 1987):

Die Revision rügt jedoch zu Recht, daß das Berufungsgericht zu diesem Ergebnis nur deswegen gelangt ist, weil es die für die Beurteilung dieser Frage maßgebenden Umstände nicht erschöpfend berücksichtigt hat (§ 286 ZPO).

Das Satzadverbial *zu Recht* als Modalitätsoperator hat hier Indikatorfunktion und ordnet die Stellungnahme in die kH <Bezugnahme> ein. In einer knappen Fußnote wird lediglich darauf hingewiesen, dass man sich in der linguistischen Forschung nicht darüber einig ist, ob eine Kategorie wie Sprecherhaltung als eine eigene sprachliche Handlung ausgelegt werden kann (S. 94). Es ist unverständlich, dass die Autorin zwar das Problem benennt, aber nicht versucht, einen Beitrag zu seiner Lösung zu liefern. Die Unterscheidung zwischen expliziten und impliziten Handlungen vermag nicht zu zeigen, in welcher Beziehung sie jeweils zu anderen Handlungen im Text stehen. Ich halte es für nicht unproblematisch, eine Sprecherhaltung, die durch einen Modalitätsoperator innerhalb einer anderen kommunikativen Handlung ausgedrückt wird, auf derselben Ebene wie die kH <Stellungnahme>, die durch einen eigenen Satz zum Ausdruck kommt, einzuordnen. Dieser Zugang vermag nicht die Hierarchiebeziehungen zwischen den Handlungen im Text zu erfassen, gleichzeitig sehen wir ein Beispiel für die Schwierigkeiten, die dadurch entstehen, dass die funktionale Einheit Teiltex nicht zufriedenstellend definiert worden ist. Nach Peotta ist der Modalitätsoperator *zu Recht* ebenso wie der Satz *Dem kann nicht gefolgt werden* ein Teiltex.

Diese Einwände leiten zu einem anderen Aspekt der Handlungshierarchie in diesem Zusammenhang über. Peottas Analyse berücksichtigt vorwiegend die Makroebene des Textes. Zugleich geht sie von einer Annahme aus, dass

der Text eine Folge von Handlungen darstellt, welche in einem komplementären Verhältnis zueinander stehen und auf die Realisierung eines kommunikativen Handlungsziels hin wirken. Die handlungsbezogene Strukturierung des (Fach-) Textes wird als Hierarchie aufgefaßt. (S. 79)

Mit dem hier verwendeten methodischen Ansatz bleibt uns ein Verständnis für Handlungen auf einer Mikroebene, die die ermittelten Haupthandlungen konstituieren, verschlossen. Die Hierarchiebeziehungen auf der Mikroebene, von denen Peotta ausgeht, und die mit Sicherheit im Text zu finden sind, werden nicht hinreichend erläutert. Es ist in einer Analyse dieser Art wichtig, auch diese Aspekte zu berücksichtigen und somit die Binnenstruktur der Teiltexpte (und der kommunikativen Handlungen in diesem Fall) zu erfassen.<sup>5</sup>

Ein nicht unbekanntes Problem in der linguistischen Textforschung sind die Schwierigkeiten, die Theorie auf gegebene Texte zu beziehen. Es ist denkbar schwer, einen virtuellen Rahmen aufzustellen, mit dem es möglich wird, die aus der 'realen' Welt hervorgegangenen Texte in ihrer Vollständigkeit zu erfassen. Man muss sich als Linguist jedenfalls immer darüber im Klaren sein, dass eine eindeutige Entsprechung zwischen theoretischem Textmodell und konkreten Texterzeugnissen nicht — oder eher selten — gegeben ist und somit die eigene Untersuchung entsprechend relativieren, vor allem in Bezug auf Zielformulierung und Auswertung der Resultate.

#### **4. Abschluss**

Abschließend muss gesagt werden, dass die vorliegende Studie bei mir in methodischer Hinsicht größere Erwartungen gesetzt hat als sie erfüllt. Wie ich in meiner Besprechung zu zeigen versucht habe, wäre die Gültigkeit der Resultate der vorliegenden Arbeit größer, wenn eine etwas höhere methodische Stringenz vorhanden wäre. Es wäre vor allem wichtig, in der praktischen Analysearbeit, die Nähe zum Text und den Vorrang des Textes im Auge zu behalten, damit die theoretischen Überlegungen nicht 'im leeren Raum' stehenbleiben. Peottas Textmodell stimmt nicht mit den konkreten Textbeispielen überein, und so kann die methodische Stringenz dieser Arbeit in Frage gestellt werden. Nach dieser

---

<sup>5</sup> Hier kann auf einen früheren Artikel verwiesen werden, den Peotta auch in ihre Bibliographie aufgenommen hat, und in dem es darum geht, die Hierarchien von Handlungen in Texten nachzuweisen und zu erfassen: Brandt/Rosengren (1991).

Kritik finde ich es aber wichtig festzuhalten, dass sich die Lektüre des Buches lohnt. Diese Arbeit ist eine von (noch?) verhältnismäßig wenigen, die sich mit juristischer Fachkommunikation beschäftigen. Die Autorin hat einen zentralen Untersuchungsgegenstand ausgewählt, nicht nur für weitere linguistische Forschung auf dem Gebiet, aber vor allem für den ständig zunehmenden internationalen juristischen Austausch. Der Stoff ist übersichtlich gegliedert, hier findet sich auch der 'selektive' Leser zurecht. Die Studie ist deswegen juristisch interessierten Linguisten zu empfehlen, sie regt ohne Zweifel zum Weiterdenken an.

## Literatur

- Brandt, Margareta/Rosengren, Inger (1991): Zur Handlungsstruktur des Textes. In: Rosengren, Inger (Hrsg.): *Sprache und Pragmatik* 24. Arbeitsberichte. Lund: Germanistisches Institut. S. 3-46.
- Brünner, Gisela (1993): Mündliche Kommunikation in Fach und Beruf. In: *Fachsprachentheorie*. Bd. 2: *Konzeptionen und theoretische Richtungen*. Tostedt: Attikon Verlag. 730-771.
- Engberg, Jan (1997): *Konventionen von Fachtextsorten. Kontrastive Analysen zu deutschen und dänischen Gerichtsurteilen*. Forum für Fachsprachen-Forschung 36. Tübingen: Narr.

*Hildegunn Bruland*

## **Karl-Heinz Pogner: *Schreiben im Beruf als Handeln im Fach*. Tübingen: Narr, 1999 (344 Seiten) Preis: DEM 78,-.**

Im Jahre 1995 hielt Hartwig Kalverkämper beim 10. Europäischen Fachsprachensymposium in Wien einen Grundsatzvortrag, in der er u.a. forderte, dass die Fachkommunikation aus noch mehr Blickwinkeln angesehen werden müsse, wenn man ihn linguistisch gerecht werden möchte. Diese Forderung ist folgerichtig, da Fachkommunikation zwar eine besondere Art von Kommunikation ausmacht, und zwar die Kommunikation unter Spezialwissensaspekten, aber grundsätzlich doch Kommunikation ist und folglich aus allen kommunikationsrelevanten linguistischen Perspektiven untersucht werden kann und sollte. Dies schließt außer den schon breit angewandten Perspektiven der funktional orientierten Text- und Textsortenlinguistik z.B. diachrone, individual-kognitive und sozial-konstruktivistische Perspektiven ein, wie sie in der heutigen pragmatischen orientierten Linguistik eingesetzt werden.

Die zu rezensierende Arbeit ist ein Schritt in der geforderten Richtung, indem sie aus sozial-konstruktivistischer und schreibtheoretischer Perspektive „die Produktion deutschsprachiger Texte in einem dänischen Planungsbüro, das eine ostdeutsche Stadt bei der Neugestaltung der Energieversorgung technisch berät“ (6), und die Faktoren, die diesen Prozeß beeinflussen, rekonstruiert. Ein wesentliches Ziel der Arbeit ist es, anhand einer qualitativen empirischen Studie zu analysieren, „wie schriftliche, nicht-routinisierte Kommunikation in einem fremdsprachlichen, technischen Beratungszusammenhang organisiert wird und abläuft“ (ebda.). Ziel der Arbeit ist es ferner, unter Einsatz ethnomethodologisch geprägter Analysen zu ermitteln, „wie Schreiber in der alltäglichen Zusammenarbeit mit anderen ihre beruflichen und fachlichen Aufgaben organisieren und erledigen“ (8), und mögliche Konsequenzen aus dem ermittelten Wissen für die L2-Schreibdidaktik herauszuarbeiten.

Das Buch besteht aus drei Hauptteilen. Der erste Teil (Kap. 1) ist eine auch geschichtlich ausgerichtete Einführung in die Grundbegriffe der folgenden Analyse (Schreibforschung, Konstruktivismus, Diskursgemeinschaft, Textsorten und Interaktion). Es handelt sich um eine sehr gründliche und umfassende Einführung, die auch spiegelt, dass der Autor die Neuigkeit des Ansatzes in Verbindung mit der Fachsprachenforschung ernst nimmt und deshalb eine Einführung schreibt, die von keinem Vorwissen des Lesers ausgeht. Es werden relativ viele Informationen zu den Ansätzen gegeben, zentrale Punkte aber auch ausgiebig diskutiert und für die vorzunehmende Studie angepaßt.

Der zweite Hauptteil konzentriert sich auf den Aspekt des Schreibens, der im ersten Teil von Kap. 1 beschrieben wurde, und stellt Arbeiten zum L2-Schreiben, zum Technischen Schreiben und zum Schreiben am Arbeitsplatz vor. Der zweite Teil ähnelt damit stark dem ersten Teil darin, dass er eine ganze Reihe von Arbeiten zu den ausgewählten, für die Studie relevanten Teilbereiche vorstellt. Die beiden Kapitel haben wegen ihres großen Anteils an Referaten früherer Arbeiten den Charakter eines relativ umfangreichen Forschungsüberblicks, aber die einzelnen Unterkapitel tragen gleichzeitig zur Raffinierung der Fragestellung der Arbeit bei.

Nach dem umfangreichen Forschungsüberblick (ca. 100 Seiten) folgt als dritter Hauptteil die eigentliche Fallstudie. Wie mit der Auswahl ethnomethodologischer Methodik folgerichtig, wird die Datengrundlage, die an der textverfassenden Projektgruppe beteiligten Personen, die Vorstellungen dieser Gruppe bezüglich Funktion und Inhalt des zu verfassenden Textes, der tatsächliche Inhalt und die Form des fertigen Textes, der Ablauf der Planung, sowie Formulierung und Revision des Textes detailliert vorgestellt, wonach in sechs Unterkapiteln die eingesetzten Strategien und die wesentlichen Einflußfaktoren in Verbindung mit der Formulierung des Textes vorgestellt werden. Abschließend werden die gefundenen Merkmale des Schreibens am Arbeitsplatz

zusammengefaßt und Konsequenzen daraus für die Gestaltung von einschlägigen Unterrichtseinheiten und für weitere Forschungsarbeiten erarbeitet.

Nach dieser Vorstellung der Arbeit möchte ich mich im restlichen Teil der Rezension der Diskussion dreier für mich wesentlicher Punkte zuwenden: Des Zusammenhangs zwischen Diskursgemeinschaft und Textsortenkonventionen, der methodischen Schwerpunkte der Arbeit und der ausbildungsmäßigen Konsequenzen.

Pogner orientiert sich in der Arbeit an der dynamischen Textsortenauffassung, die von Berkenkotter & Huckin berühmt gemacht wurde und die besonders in der angelsächsischen Textlinguistik ausgebaut worden ist. Diese Auffassung sieht Textsortenwissen, das bei Produktion und Rezeption von Texten eingesetzt wird, als eine Komponente situierter Kognition, ein Wissen, das bei kognitiver Arbeit in unterschiedlichen sozialen Situationen eingesetzt und erworben wird. Dieses Wissen ist gekoppelt an die Gruppe, deren Mitglieder normalerweise Texte einer bestimmten Textsorte formulieren. Diese Gruppe nennt man die Diskursgemeinschaft, was Pogner als eine Einheit darstellt, die die Kommunikation im schriftlichen und mündlichen Medium umfasst, ebenso wie die Vermischung von schriftlichem und mündlichem Medium in umfassenden Kommunikationsabläufen (55). Diese Bestimmung der Diskursgemeinschaft ist folgerichtig und führt zu einer Definition von Textsorten als „standardisierte (rhetorische) Handlung ..., bei denen Schreiber mit ihren Texten ähnliche Ziele in wiederkehrenden Situationen zu erreichen versuchen, und die auf sich wiederholende Konstruktionen dieser Situationen durch die Schreiber beruhen. [... ]In Fachtextsorten spiegeln sich darüber hinaus die Erfahrungen, Präferenzen und Praktiken sowie die Erwartungen, Konventionen und Einstellungen der jeweiligen Fach- bzw. Diskursgemeinschaft.“ (60). Es gibt also einen engen Zusammenhang zwischen Diskursgemeinschaft und Textsorte, und das Textsortenwissen hat innerhalb der Diskursgemeinschaft Bedeutung für die soziale Konstruktion der Situationen, an denen die Mitglieder der Gemeinschaft teilhaben und die die Diskursgemeinschaft determinieren: „Das Erlernen der akademischen Textproduktion ist ein Teil der Sozialisation in die akademische Gemeinschaft.“ (61). Diese Koppelung ist wichtig, weil damit die Textsorte aus der Statik des Klassifikationselements befreit wird, in der sie tendenziell in der deutschsprachigen Textlinguistik platziert worden ist (wesentliche Ausnahmen sind hier die Arbeiten von Sandig 1987, Antos 1987 und Heinemann/Viehweger 1991).

An diesen zentralen theoretischen Festlegungen sehen wir zwei wesentliche methodische Schwerpunkte der Arbeit von Pogner. Erstens möchte er das Paradigma des sozialen Konstruktivismus und des sozialen Interaktionismus in der Erforschung des Entstehungsprozesses von Fachtexten einbeziehen und braucht deshalb einen dynamischen Begriff von Textsorten, der großen Wert

auf die Diskursgemeinschaft und seinen Einfluß auf die soziale Konstruktion von Bedeutung legt. In seiner theoretischen Präsentation stellt Pogner den Unterschied zwischen sozial-konstruktivistischer und sozial-interaktionistischer Herangehensweisen als erheblich dar, was auch insofern richtig ist, als die letzte Herangehensweise eindeutig das strukturalistische Paradigma verläßt, wogegen dieses noch beim Konstruktivismus als Repräsentation und Muster vorhanden ist, und insofern als sich die sozial-interaktionistische Herangehensweise auf die konkrete Sender-Empfänger-Dyade eher denn auf die gruppenspezifischen Deutungsmuster beziehen. Unmittelbar müssen die beiden Herangehensweisen sich aber nicht gegenseitig ausschließen, wie dies bei Pogner angedeutet wird (64). Es wäre ohne weiteres möglich, sowohl die Faktoren zu fokussieren, die die dialogische Interaktion beeinflussen, als auch die konventionalisierten wiederkehrenden Sprachmuster zu fokussieren, die bei der Interaktion bewegt werden. Und es ist ganz sicher nicht so, wie es aus den Darlegungen S. 72 hervorzugehen scheint, dass erst der Interaktionismus es ermöglicht, andere Texte als den humanistischen Essay zu untersuchen, wie die lange Reihe von Arbeiten aus der nicht-angelsächsischen Fachtextsortenlinguistik zeigen, die zu allen möglichen anderen Textsorten als die erwähnte gemacht worden sind, obwohl sie einem strukturalistischen und konstruktivistischen Paradigma folgen (Beispiele u.a. bei Bhatia 1993). Jedoch ist es völlig wahr, dass der Ausgangspunkt bei Pogner im Interaktionismus zu Einsichten führt, die nicht als dem Text zugrunde liegende Muster beschreibbar sind. Es ist aber lediglich das Forschungsinteresse des Verfassers, vorwiegend Einflußfaktoren auf die übergeordnete Textformulierung zu untersuchen, das die Wahl des Interaktionismus bedingt. Dass diese Herangehensweise nicht nur etwas anderes, sondern tatsächlich mehr beschreiben könnte als z.B. der soziale Konstruktivismus, dafür versucht Pogner keinen Beweis zu erbringen.

Der zweite Schwerpunkt, bei dem der dynamische Begriff von Textsorten und Diskursgemeinschaften von Bedeutung ist, liegt in der Möglichkeit, nicht notwendigerweise eine einzige Person als wollenden Autor zu behaupten, sondern das kooperative Schreiben eines Textes zu modellieren. Denn die Wirklichkeit des Schreibens am Arbeitsplatz sieht eben so aus. Die allermeisten Texte, die in der Industrie entstehen, werden in Entwürfen geschrieben, die in Teams diskutiert und angepaßt werden, wobei sich der wollende Autor in unterschiedlichen Instanzen auflöst, was sogar dazu führen kann, dass sich keiner wirklich für den geschriebenen Text verantwortlich fühlt, wie auch die Analysen von Pogner in dieser Arbeit belegen. Und hier zeigt der Interaktionismus mit seinem Augenmerk bei den am Kommunikationsprozeß Beteiligten und weniger beim Text eindeutig seinen Wert. Denn diese Herangehensweise erlaubt es dem Untersuchenden, vorwiegend die Relationen zwischen den Beteiligten zu beschreiben und den Text primär als Beleg und Inspirationsquelle für Relationen zwischen

den Kommunikationspartnern zu verwenden, wie dies generell aus ethnomethodologischen Arbeiten bekannt ist.

Folgerichtig interessiert sich Pogner in der empirischen Untersuchung auch nicht für die sprachliche Formulierung auf Mikroebene, sondern für den Schreibprozeß, für die vorgenommenen Korrekturen und dafür, ob diese Korrekturen zu einem besseren weil verständlicheren und aufgabenadäquateren Text führen. Das Letzte ist generell nicht der Fall, was aber auch nicht zu erwarten wäre, da der Verfasser einen Fall untersucht, der konfliktär mit der de facto Ablehnung des mehrmals korrigierten Textes endet. Diese Wahl ist deshalb sehr gelungen, weil gerade die konfliktäre Situation die Einflußfaktoren stärker zum Vorschein kommen lassen.

Wie Pogner selber zusammenfaßt, kann der Schreibprozeß der untersuchten Projektgruppe als *arbeitsteilig* und *interaktiv* beschrieben werden. Beide Merkmale führen zu Problemen in der hiesigen konfliktären Situation. Dass der Schreibprozess arbeitsteilig ist, läßt sich u.a. daran erkennen, dass er modulisiert in einem dezentralisierten Prozess abläuft, der von oben hierarchisch gesteuert wird: Am Anfang des Prozesses wird das Inhaltsverzeichnis übergeordnet festgelegt, sozusagen werden die Leerstellen bestimmt, die anschließend den jeweiligen Mitarbeitern zugeteilt werden. Diese arbeiten dezentral weiter (Pogner nennt dies „Schreiben auf Lücke“) und versuchen erst spät, die Einzelteile zu einem Ganzen zusammenzufassen. Dies gelingt nicht in allen Fällen, auch wegen des Zeitdrucks, worunter gearbeitet wird. Dabei versuchen die einzelnen Mitarbeiter dezentral auf Kritik und Kommentare durch lokale Änderungen (oft Hinzufügungen) zu reagieren, wodurch Kohärenz- und Kohäsionsprobleme entstehen, und um sich abzusichern und Zeit zu sparen, wird weiter stark mit anderen Texten (darunter auch eigene Vorarbeiten) als Quellen, Muster und Vorbilder gearbeitet. Dies ist dann problematisch, wenn Textstücke aus ihrem ursprünglichen Kontext genommen werden und für andere Zwecke im neuen Text verwendet werden. So zeigt die Analyse, dass ein bemängeltes Problem im Text des Beratungsbüros deshalb entstanden ist, weil der Autor einen didaktischen Lehrbuchtext in den Kontext des Berichts umpflanzte, ohne die notwendigen Änderungen vorzunehmen.

Um die obige Diskussion wieder aufzugreifen, sehen wir wohl hier gerade eine Stelle, wo Konstruktivismus und Interaktionismus bei Erklärungen gut zusammenarbeiten könnten. Denn das beschriebene Problem entsteht ja gerade, weil der Empfänger aus seiner Diskursgemeinschaft bei der entsprechenden Textsorte nicht den Einsatz dieses Teilmusters kennt. Um das Kommunikationsproblem zu erklären, müssen wir also sowohl auf die konkrete Interaktion als auch auf die Konstruktion anhand genereller Muster zurückgreifen.



Die interaktionale Herangehensweise hat besonderen Wert in der Beschreibung der Entwicklung des Textes. Dass der Schreibprozess interaktiv ist, sieht man besonders daran, dass der Schreibprozeß als Formulierung und Revision eines Textes abläuft und damit Teil einer oder mehrerer Handlungskette(n) wird. Der Text wird langsam den besonderen Gegebenheiten des Falls angepasst, und die Schreibgruppe versucht, den Text als ein Mittel zur Schaffung von Konsens mit den unterschiedlichen Auftraggebern zu nutzen, was aber nicht gelingt, wahrscheinlich, weil das Beratungsunternehmen erst zu spät entdeckt, was von ihr erwartet wird, und dies noch dazu, wegen des geschlossenen Vertrages, auch nicht leisten möchte.

Wir sehen damit, dass die Konzentration auf eine interaktive Beschreibungsweise bei Pogner, unter Berücksichtigung auch anderer Beschreibungsperspektiven, wie z.B. die der Textsorte und der Diskursgemeinschaft, zu interessanten Ergebnissen führt. Diese verwendet der Verfasser als Grundlage für Vorschläge für didaktische Konsequenzen. Erstens ist wichtig, dass Studierende, die auf die Gegebenheiten der Wirtschaft vorbereitet werden sollen, das arbeitsteilige und gruppenbezogene Schreiben lernen. Darüber hinaus müssen sie sich bewußt sein, dass die Texte nicht primär rhetorische Texte sind, sondern Kommunikationsmittel, die Teil des jeweiligen Arbeitsprozesses sind. In diesem Zusammenhang ist es besonders beim fremdsprachlichen Schreiben wichtig, eine interkulturelle Verhandlungs- und Beratungskompetenz aufzubauen, damit man weiß oder ermitteln kann, ob der andere tatsächlich das erwartet, was der Schreiber in seiner Kultur erwarten würde. Um diese Elemente zu berücksichtigen, ist es von Wert, dass das bewußte Schreibtraining noch stärker berücksichtigt wird, auch in den normalen technischen Ausbildungen. Denn nur durch Training können auch solche Textschreiber lernen, adressatengerechtere Texte zu verfassen. Als notwendiges Ziel der Entwicklung einer Schreibdidaktik steht auch eine gründliche Ausbildung eigentlicher technischer Redakteure. Erlernt werden können diese Fähigkeiten vorwiegend durch eine Bewußtmachung der Studenten durch prozessorientierte Textsortenanalysen und durch case-orientiertes Schreiben größerer Texte. Eine letzte wichtige Komponente ist das berufsbegleitende und oder betriebsinterne Schreibtraining (287). Allen genannten Konsequenzen aus der Arbeit kann ich mich voll und ganz anschließen. Jedoch erscheint es mir fragwürdig, ob tatsächlich für alle Konsequenzen die hier vorgestellte empirische Analyse maßgeblich ist. So ist es keine Voraussetzung für die Ermittlung der Bedeutung des Konzeptes des Schreibens von Texten als orientiert an Kommunikationszwecken, dass man auf der Grundlage eines interaktionistischen Paradigmas arbeitet, wie aus den didaktischen Ansätzen im Fachsprachenunterricht an der Wirtschaftsuniversität Aarhus ersichtlich ist, die auf eine dynamische und konstruktivistisch orientierte Textsortenauffassung fußt (Engberg 2000).

Außer dieser methodischen Relativierung ist dem Verfasser jedoch rundum zu beglückwünschen: Er hat ein sehr leserfreundliches und wie aus der Rezension sicherlich ersichtlich auch sehr anregendes Buch geschrieben, das viel Wert darauf legt, beim Empfänger verstanden zu werden. Das Buch ist jedem zu empfehlen, der sich für das Schreiben in fachlichen Gruppen interessiert.

## Literatur

- Antos, Gerd (1987). „Textmusterwissen. Beschreibungsprobleme am Beispiel von Grußworten“. In Engelkamp, Johannes/Lorenz, Kuno/Sandig, Barbara (Hrsg.): *Wissensrepräsentation und Wissensaustausch*. St. Ingbert: Röhrig, 157-189.
- Bhatia, Vijay K. (1983). *An applied discourse analysis of English legislative writing*. Birmingham: University of Aston Language Studies Unit.
- Engberg, Jan (2000). Notwendige Elemente eines Fachsprachen-Curriculums. In Baumann, Klaus-Dieter / Kalverkämper, Hartwig / Steinberg-Rahal, Kerstin (Hrsg.): *Sprachen im Beruf. Stand – Probleme – Perspektiven*. Tübingen: Narr (im Druck).
- Heinemann, Wolfgang / Viehweger, Dieter (1991). *Textlinguistik. Eine Einführung* (= Reihe Germanistische Linguistik. 115). Tübingen: Niemeyer.
- Sandig, Barbara (1987). „Beschreibungsmöglichkeiten und Realisierungen von Textmustern am Beispiel der Richtigstellung“. In Engelkamp, Johannes/Lorenz, Kuno/Sandig, Barbara (Hrsg.): *Wissensrepräsentation und Wissensaustausch*. St. Ingbert: Röhrig, 115-155.

Jan Engberg

## **Bent Preisler: *Danskerne og det engelske sprog*. Gylling: Roskilde Universitetsforlag, 1999 (276 s.)**

Ifølge Bent Preisler, dr.phil. og professor i engelsk sprog og samfund ved RUC, tog debatten om det engelske sprogs indflydelse på dansk først rigtigt fart efter 1993, året for påbegyndelsen af *Danskerne og det engelske sprog*. Formålet med bogen er at søge efter sociale og psykologiske forklaringer på det engelske sprogs påvirkning af det danske, og i den forbindelse inddrages fem subkulturer (hiphop, computere, rockmusik, dødsmetalmusik og amatørradio). På nær amatørradio, der især dyrkes af de omkring 40-årige, repræsenterer subkulturerne ungdomsmiljøer, der ved at bruge engelsk identificerer sig med den kultur, det engelske sprog står for. Det engelske sprogs statusværdi er nemlig ifølge Preisler en væsentlig årsag til dets store gennemslagskraft, og dermed deler han ikke den holdning, at dansk påvirkes af engelsk, blot fordi danskerne udsættes for det fremmede sprog. Der er snarere tale om et bevidst valg af fremmed sprog

og kultur, og derfor vælger Preisler at undersøge grupper, for hvem engelsk har høj statusværdi. Subkulturene former ifølge Preisler befolkningens holdninger til og accept af det engelske sprog i højere grad end politiske beslutninger vil være i stand til. Det er ikke Preislers ærinde at advare mod anglificeringen af dansk - i modsætning til fx Niels Davidsen-Nielsen og Michael Herslund, der foreslår indført en bøde som sanktion mod dem, der uberettiget anvender engelske låneord - men derimod ud fra et empirisk grundlag bestående af en spørgeskemaundersøgelse og en subkulturundersøgelse at redegøre for befolkningsgruppers holdninger til og subjektive opfattelser af sproglige og kulturelle fænomener (p.18).

Spørgeskemaundersøgelsen, der afdækker omfang og virkninger af den engelske påvirkning, er blevet til i et samarbejde med Socialforskningsinstituttet og udgør den brede, landsdækkende (kvantitative) undersøgelse omfattende 856 personer, hvilket er lige i underkanten af de 1200 informanter, der normalt kræves herhjemme for at kunne påberåbe sig repræsentativitet. Da spørgeskemaundersøgelser kan være behæftet med mangler (svarmulighederne er fastlagt på forhånd, svarmuligheden „andet“ er umulig at afkode, nogle sætter kryds et tilfældigt sted for at være samarbejdsvillige), supplerer Preisler med en subkulturundersøgelse, som er mindre og mere kvalitativ. I modsætning til spørgeskemaundersøgelsens tilfældighedsprincip ved udvælgelse af respondenter (randomisering) udvælges informanterne i subkulturundersøgelsen meget nøje, så de fremstår som eksperter i den givne subkultur. Denne håndplukningsmetode, der stammer fra etnografien, anvender ikke fastlagte spørgsmål, men får informanterne til at udtale sig om, hvad man gør, (ikke) bør gøre i en given subkultur. På den måde får intervieweren andet og mere at vide end (måske forkerte) afkrydsninger på et spørgeskema. En subkulturundersøgelse kan dog også være behæftet med svagheder i form af enkeltindviders individuelle udtalelser, som måske ikke er repræsentative for de øvrige subkulturmedlemmer. Spørgeskemaet gengives bagest i bogen og omfatter ikke mindre end 57 spørgsmål. Undersøgelsen kan vise sammenhænge „multidimensionalt“, fx en sprogholdnings sammenhæng med alder *alt efter* køn og uddannelse. I modsætning hertil viser „todimensionale“ undersøgelser kun sammenhænge mellem to variable, fx en sprogholdnings sammenhæng med alder *eller* køn. Det anvendte statistikprogram (Statistical Package for the Social Sciences - SPSS) kan ifølge Preisler bruges i analysefasen til ikke blot at stille spørgsmål direkte, „men også kombinere, så der opstår nye, komplekse oplysninger (variabler) der ikke er nævnt i skemaet“ (p. 19). Ydermere har Socialforskningsinstituttets interviewere besøgt de udspurgte personer, læst spørgsmålene op, selv udfyldt skemaet efterhånden som deltagerne besvarede spørgsmålene samt instrueret i skemaets struktur og afklaret eventuelle fortolkningsspørgsmål,

så skemaet blev ensartet udfyldt over hele landet (p. 20). Der er altså grund til at fæste lid til resultaterne.

De to første kapitler omhandler formål og baggrund samt de to undersøgelser, mens tredje kapitel påbegynder spørgeskemaundersøgelsen med at undersøge danskernes engelskkundskaber og -behov. Skønt antallet af danskere, der vurderer egne engelskkundskaber som gode, er større end gruppen, der vurderer dem som dårlige, er der en uforholdsmæssig stor andel med slet ingen engelskkundskaber. Denne gruppe betegnes „en ny tids funktionelle analfabeter“ og behandles særskilt i kapitel 7. Den vigtigste faktor til at forklare forskelle i sprogfærdighed på engelsk er skoleuddannelse. Alder og køn spiller også ind, idet yngre personer og mænd mener at beherske engelsk bedre end ældre og kvinder. Næsten 90% af de adspurgte hører engelsk eller ser sproget på skrift dagligt eller ugentligt. 47% af danskerne taler engelsk, mens godt 20% anvender sproget på skrift fra en gang om måneden til flere gange dagligt. M.h.t. brancher er det ikke overraskende edb/IT, „øvrige undervisning“ samt elektronik og teknik, der topper, mens pædagogik/dagpleje, service og jordbrug er de brancher, hvis medarbejdere sjældnest støder på engelsk. Interessant er det, at de adspurgtes egen vurdering af behovet for at kunne mere engelsk ikke kun afhænger af, hvor gode/dårlige engelskkundskaber, de selv mener at have, men også af hvor tit de møder engelsk på skrift. Blandt dem med de ringeste kundskaber er sammenhængen „ser engelsk på skrift“ og „har brug for mere engelsk“ mere tydelig end sammenhængen „er dårlig til engelsk“ og „har brug for mere engelsk“. Desuden er mange ikke bevidste om, hvor ofte de ser engelsk på skrift.

I kapitel 4 („Danskernes holdning til tosprogethed dansk-engelsk“), hvor informanterne skal angive, om de taler engelsk, når mindre børn ikke skal kunne forstå, hvad der tales om, understreger Preisler, at det ikke er utænkeligt, at nogle overdriver deres brug af engelsk, fordi det er forbundet med social prestige - det er m.a.o. holdninger og ikke nødvendigvis fakta, der er genstand for Preislers fænomenologiske undersøgelse.

Spørgsmålene er entydigt formuleret, ikke som i en Eurobarometerundersøgelse fra 1997 af EU-borgernes tilfredshed med deres eget liv, hvor et uheldigt formuleret spørgsmål fik danskerne til suverænt at indtage førstepladsen, som i øvrigt er taget med i EU's Statistiske Årbog 1998/99. I „I det store hele, er De så meget tilfreds...?“ blev *meget* forstået som en *jævnt høj grad* (som i „her går det meget godt“), hvorfor hele 62% svarede ja. Meningen med spørgsmålet var imidlertid at give udtryk for en *meget høj grad* af tilfredshed (Brink 1999).

I kapitel 4.3 („Hvor meget engelsk skal børnene have i skolen, i forhold til dansk?“) skal de adspurgte tage stilling til, om de ældste klasser i folkeskolen

også bør undervises på engelsk i andre fag, fx geografi. Denne tanke blev søsat af Paul Hammerich ved overgangen til 1990'erne. Hammerich var medlem af Poul Schlüters tænketank, og de tænkte tanker om at fremtidssikre de unge vandt hurtigt udbredelse på Amtsgymnasiet i Rungsted. Andre gymnasier er siden fulgt efter (Lund 1998: 77ff.). Påfaldende er det, at de, der ikke mener, der skal undervises i engelsk i andre fag, oftere begrundet det følelsesmæssigt („dansk ender med kun at være fritidssprog“) end praktisk („det vil gøre undervisningen i de pågældende fag ringere“), når man sammenligner med Jørn Lunds meget praktiske advarsel mod indførelse af engelsk i stor stil: Eleverne risikerer aldrig at blive sikre brugere af dansk.

90% ønsker at bevare danske undertekster på udenlandske film og holder således fast i oplevelsen af det sprogligt og kulturelt autentiske. To tredjedele vil endda gerne helt kunne fjerne undertekster med fjernbetjeningen. Kun 10% - hovedsageligt dem med kortest skoleuddannelse og læsevanskeligheder - ønsker dansk eftersynkronisering af udenlandske film. Flertallet er positivt stemt over for det engelske sprogs tilstedeværelse i hverdagen, kun et mindretal mener, det er en trussel eller et ligegyldigt modefænomen.

Kap. 6.2 omhandler danskernes holdning til amerikansk- og britisk-engelsk sprog. Sidstnævnte er mest populært, det anses for mest kultiveret og påstås at repræsentere traditioner og åndelige værdier. Det foretrækkes i engelsk-undervisningen, i film og tv-serier med sjov og komedie samt i dokumentarprogrammer. Forkærligheden for Storbritannien er størst hos de veluddannede, de mere bedagede samt kvinderne, mens de yngre med kort skoleuddannelse foretrækker USA. Skønt den britisk-orienterede engelsktradition har et stærkt tag i danskerne, er 33% af de engelskkyndige alligevel orienteret mod amerikansk-engelsk. Her er virkelig en guldgrube af facts for dem, der måtte påtænke at omdanne England til det oplevelsesmuseum, Julian Barnes beskriver i romanen „England, England“. Skal landet gøres til en temapark med alt, hvad hjertet begærer inden for rækkevidde, så viser Preislers tal, hvad det er, folk forbinder med britisk.

Kapitel 7 omhandler det faktum, at mindst 20% af danskerne, svarende til 680.000-900.000 personer, slet ikke, eller kun i meget ringe grad, kan engelsk. Disse „en ny tids funktionelle analfabeter“ omfatter især de ældre generationer, men også mellem 40.000 og 120.000 yngre personer har store problemer med det engelske. De værner sig til at ignorere deres sproglige handicap, og jo oftere de møder engelsk i hverdagen, desto vredere bliver de over at være udelukket fra at forstå flere og flere situationer. De engelsksvage vil, efterhånden som der bruges mere og mere engelsk, føle dette som et personligt problem, som voksenundervisningstilbudene ifølge Preisler må overvinde.

I indledningen til subkulturundersøgelsen gør kultursociolog Kjeld Høgsbro sig nogle overvejelser om subkulturen og det engelske sprog. Subkulturen er præget af anonymitet. Enhver kan træde ind fra gaden og opnå anerkendelse alene på formuleringer, påklædning og kropssprog. Subkulturen fortæller erobringshistorier. Hiphop-kulturens erobringshistorie handler fx om unge afrikansk-amerikanere i ghettoerne, der rejser sig og finder et indhold i en ellers trøstesløs tilværelse. Individets position markeres via mestring af stilelementer, ofte spaltet medlemmer af en subkultur i et „offentligt jeg“ og et „privat jeg“, hvor afsløringen af „det private jeg“ udgør en latent trussel mod medlemmets plads i hierarkiet. Disse overvejelser indgår i analysen af hiphop-, computer-, rock-, dødsmetal-, og amatørradiosubkulturen, hvor et gennemgående træk er kvinders særstatus snarere end højstatus i mandsdominerede subkulturer („der er grænser for, hvor dygtige kvinder må være“), og vi hører, at sprogforandring i retning væk fra rigssproget ofte anføres af mænd, mens kvinder står for forandring hen imod rigssprogets normer. Fælles for subkulturene, der i struktur ligner stereotype drengegrupper, er nødvendigheden af at beherske engelsk.

I de afsluttende bemærkninger kommer forfatterens egne holdninger for en dag: Da brugen af engelsk er en stilmarkør/et værdisymbol for danskerne, lader den sproglige påvirkning sig ikke standse, medmindre den kulturelle import fra Storbritannien/USA stoppes - og det er ganske enkelt umuligt. Preisler ser ikke dansk som truet, men efterlyser dog en bevidst sprogpolitik, hvilket må siges at have vundet gehør hos politikerne, jf. kulturministerens indkaldelse til en sprogkonference i løbet af 2000 med henblik på at styrke danskens stilling.

Bogen er et solidt stykke samfundslitteratur i universitetstraditionen. Velkrevet, velunderbygget, men ikke for tung for udenforstående. Med sit snævre deskriptive sigte bliver bogen næppe et varmt stridsemne i fremmedsprogspåvirkningsdebatten. Preislers bog er solidt placeret i RUC-miljøet med ét ben i den sproglige og ét i den samfundsvidenskabelige lejr. Det samfundsvidenskabelige element er mest iøjnefaldende, og Preisler har da heller ikke ønsket at „tynde fremstillingen med eksplicite sproglige analyser“ (p. 23). Til gengæld er udgivelsen godt garneret med citater fra interviewundersøgelsen. En grundig gang deskriptivisme, der udfylder et hul i den ofte følelsesladede sprogdebat i avisernes læserbrevsspalter.

## Litteratur

- Brink, Lars (1999). Bliv sprogbevidst og frels verden! In *Morgenavisen Jyllands-Posten*. Kronik. 10/2-1999.
- Lund, Jørn (1998). *Sidste udkald. Om dannelse og uddannelse*. 3. oplag. Haslev: Gyldendal.